



ARMOIRIES DE LA VILLE DE COURTRAI

V

COURTRAI. — NOTRE-DAME ET SAINT-MARTIN. — LE BÉGUINAGE. —
LE BEFFROI ET L'HÔTEL DE VILLE



L'ÉGLISE, où les imprudents Courtraisiens suspendirent le trophée qui devait leur être si funeste, existe encore de nos jours. Fondée en 1203 par Baudouin de Flandre, futur empereur de Constantinople, en l'honneur des « saints cheveux de Jésus » rapportés de Terre sainte par son aïeul, elle fut dans tous les temps l'objet d'une vénération particulière. Les nobles et les bourgeois rivalisèrent de générosité envers elle. De leur côté, les comtes de Flandre la comblèrent de présents, argent, biens-fonds, terres; ils allèrent même jusqu'à lui concéder en toute propriété un certain nombre de créatures humaines¹. Quant aux privilèges, on lui en accorda à foison, et certains d'entre ceux-ci valaient mieux que tout le reste.

Le plus lucratif de ces privilèges est trop curieux pour pouvoir être passé sous silence. Il fut accordé aux heureux chanoines en l'an 1290. Cette année-là, ils furent mis en possession du droit exclusif de marier et unir légitimement tous les gens nobles et vilains de la ville et chà-

1. En 1240, Thomas de Savoie, comte de Flandre, poussé par un élan de piété (*divinæ pietatis intuitu et ob animæ nostræ remedium*), fit don au chapitre de deux femmes qui relevaient de son avouerie, et y joignit comme appoint la postérité de ces deux femmes. La charte de donation est aux archives de l'église.

tellenie de Courtrai. Jusque-là rien de plus simple, mais ce qui l'était infiniment moins, c'est la façon dont ces mariages étaient célébrés. La fiancée qui se présentait à l'église était reçue sous le porche par le chanoine de service ; celui-ci prononçait une allocution, puis la fiancée s'agenouillait ; et, si elle était vierge, le chanoine plaçait sur sa tête une couronne d'or qu'elle gardait durant toute la cérémonie ; si, au contraire, elle avait perdu cette qualité par veuvage ou autrement, il la coiffait d'un voile noir qu'elle devait également conserver.

On comprend quelle curiosité excitait, chez le bon populaire, une cérémonie pareille, et les quolibets qui pleuvaient sur la malheureuse affublée de sa parure de deuil. Aussi, pour éviter ce scandale, il n'était pas d'attentions délicates dont les membres du chapitre ne fussent comblés par les futurs époux. Malheureusement ces dignes religieux, soit qu'ils manquassent d'expérience en ces matières, soit que cette vérification, toujours délicate, présentât des difficultés spéciales, ou pour toute autre raison, commirent des erreurs sans nombre. Un chiffre considérable de naissances anticipées vint déjouer leurs calculs et démentir leurs pronostics. Le public, comme toujours, fort sévère pour les erreurs d'autrui, cria à la corruption, accusa les bons chanoines de simonie, et ceux-ci, pour mettre fin à tout ce tapage, durent se démettre de ce privilège fort productif, mais qui ne laissait pas que d'être scabreux dans ses applications.

Heureusement, vers ce temps, la protection céleste, qui ne s'était point retirée du vénérable sanctuaire, permit qu'une nouvelle source de revenus vînt combler le déficit causé au chapitre par son renoncement aux mariages qualifiés. C'est vers cette époque, en effet, que la vierge de Groningue commença à faire des miracles. Nous avons vu déjà qu'on lui attribuait volontiers les victoires gagnées. Bientôt elle passa pour guérir de la fièvre, préserver de la rage, redresser les bossus et rendre la confiance aux jaloux. Toutes ces prérogatives, aujourd'hui attribuées à d'autres madones, elle les conserva pendant

une suite de siècles, au grand profit des chanoines, de l'église et de son bas clergé¹.

Mais on ne se borna point à enrichir l'église, on s'occupa aussi de l'embellir. Louis de Male donna l'exemple. Il adjoignit au sanctuaire primitif cette énorme chapelle en hors-d'œuvre, si grande qu'elle



COURTRAI : VUE INTÉRIEURE DU BÉGUINAGE

semble former une église nouvelle, si hardie qu'on admire, malgré soi, sa belle voûte en tiers-point, sans supports et sans appuis. C'est là qu'il voulait ériger son tombeau, et on l'appelle encore aujourd'hui la Chapelle du comte : *S'Graven Kapelle*.

Une fois le branle donné, on ne s'arrêta point en chemin, et, grâce à ses nombreux bienfaiteurs, la pauvre basilique fut tellement remaniée, transformée, enjolivée, qu'aujourd'hui il est à peu près

1. Un recueil, devenu des plus rares, et dont un exemplaire se trouve à la Bibliothèque royale de Bruxelles, rapporte quarante-neuf miracles, tous parfaitement caractérisés, et qui eurent lieu par suite de vœux faits à Notre-Dame de Groningue.

impossible, même à un œil exercé, de lui restituer sa forme primitive.

Elle paraît avoir été bâtie, dans le principe, sur le plan d'une croix grecque ; et sa nef étroite, avec les arcs audacieux qui supportent les galeries latérales, semble une réminiscence lointaine des monuments byzantins. C'est là du reste tout ce qu'on peut voir encore de l'œuvre originale ; car, pour le restant, il a été galamment habillé de revêtements polychromes en beau marbre soigneusement poli. Les ogives ont disparu sous des cintres classiques, et les colonnes sous des pilastres ioniques, munis de chapiteaux dorés.

Il n'est pas jusqu'au chœur, qui ne soit clos par une grille élégante, conçue dans le style Pompadour, s'appuyant sur deux massifs surmontés d'un grand vase, comme à l'entrée d'un parc ; et derrière ce grillage pastoral apparaît le maître-autel, d'une forme baroque, tourmentée, contournée, dans le goût rococo le plus pur, mais resplendissant de l'éclat des marbres et des ors, et accrochant à toutes ses rondeurs des reflets lumineux.

Au milieu de tout ce luxueux papillotage, il est une œuvre, une seule, qui se charge de personnifier le grand art. Mais c'est un morceau de maître, un chef-d'œuvre, et certains disent le chef-d'œuvre de Van Dyck, sa célèbre *Érection de croix*. Aussi, pour que la sereine splendeur de cette page magistrale ne vînt pas troubler ces somptuosités de boudoir, a-t-on eu soin de la reléguer dans une étroite chapelle, et de la placer à contre-jour.

M. Alfred Michiels, plus favorisé qu'un modeste touriste, a pu, paraît-il, la bien voir en détail, car il en a donné une description aussi enthousiaste que minutieuse¹ ; j'y renvoie le lecteur. Pour moi, qui n'ai pu, faute de lumière, que l'étudier sommairement, j'avouerais que le coloris m'en a paru superbe, la composition d'une force austère et d'une élégante énergie, l'ensemble à la fois rempli de poésie sévère et de mélancolie touchante. Si j'avais une réserve à faire (quelle œuvre

¹. *Histoire de la peinture flamande.*

ici-bas est sans défaut?) je critiquerais peut-être cette longue croix qui concentre sur elle toutes les clartés du tableau. Coupant diagonalement la toile et divisant celle-ci en deux parties égales, elle raidit l'ordonnance générale de la composition ; mais, je l'ai dit tout à l'heure, la chapelle où est placé ce chef-d'œuvre est à contre-jour, on y voit à peine : il est donc possible que j'aie mal vu.

Malgré cette toile, au demeurant fort précieuse, malgré sa haute ancienneté, ses privilèges passés, ses miracles, ses marbres et ses ors, Notre-Dame n'est point l'église principale de Courtrai. Non loin de la grande place, il s'en élève une autre, plus vaste, et qui porte le nom de Saint-Martin. C'était, il y a quelques années, un des plus larges vaisseaux du pays, à trois nefs écrasées, un peu lourdes, sévères d'aspect, mais, somme toute, d'un grand caractère. Un incendie récent l'a détruite à moitié, et, en la reconstruisant, on en a changé les proportions et la forme. Aujourd'hui, des parties anciennes il ne reste plus que la tour et le porche qui soient dignes d'être notés ¹.

A l'intérieur non plus, on ne rencontre rien d'ancien, du moins en tant qu'objets de grand art, si ce n'est un tabernacle octogone, élégant de formes, à cinq étages, sculpté dans le style gothique, mais d'un gothique déteignant sur le chinois, tout hérissé de clochetons, de pinacles, de statuettes, et dont la date (1585) explique le caractère de haute fantaisie.

Pour reposer nos yeux de cette multiplicité de lignes et de formes, sortons de l'église et tournons à gauche. Tout auprès de Saint-Martin s'ouvre un étroit portique ; on le franchit et l'on se trouve tout à coup sur une petite place irrégulière, propre, silencieuse, déserte, entourée de maisonnettes uniformes, précédées chacune d'un petit jardinet enclos par un grand mur aveugle. Toutes les portes sont closes, les rideaux baissés, les fenêtres fermées, les stores tirés avec soin. On sent que les gens vivant là se tiennent triplement cadénassés contre tous

1. Commencée en 1390, Saint-Martin fut achevée en 1439. En 1862, elle fut dévorée par les flammes.

les bruits du monde. Chaque porte est percée d'un judas, de crainte des visites indiscrètes; une sonnette rouillée laisse pendre son cordon le long du mur, et sur l'huis un saint nom se prélassé, surmonté d'un numéro blanc; car ceux qui viennent s'ensevelir dans ce silencieux asile n'abdiquent pas seulement les soins et les soucis de la vie mondaine, ils abdiquent aussi leur personnalité. Nous sommes dans le béguinage de Courtrai.

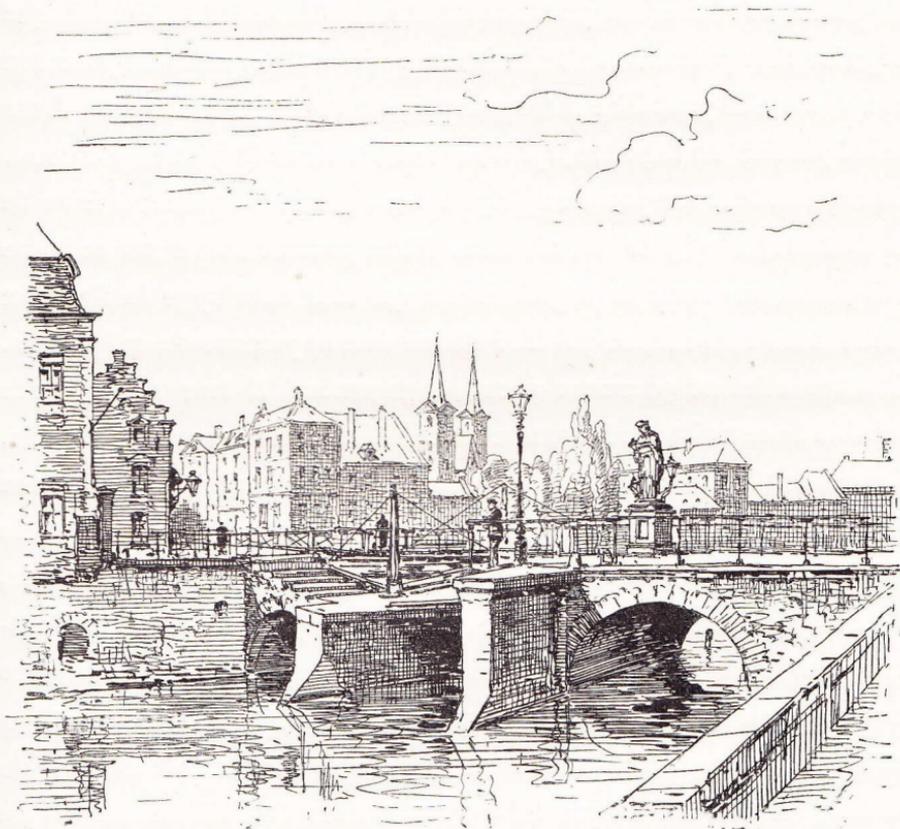
Sur cette petite place déserte, s'ouvrent à droite et à gauche des ruelles étroites, désertes elles aussi, avec de grosses touffes d'herbe qui jaillissent entre les pavés, et, des deux côtés, toujours les mêmes maisons basses, uniformément closes et paraissant inhabitées. L'ennui suinte sous le badigeon gris blanc, criard, aveuglant, qui recouvre les murs. A errer dans ces ruelles sans bruit, sans passants, au milieu de ces ouvertures hermétiquement fermées, on sent je ne sais quel trouble envahir l'esprit et un grand vide se faire dans le cœur.

Seul, au milieu de cette monotonie impressionnante, un petit castel tout en briques, avec ses larges fenêtres sans rideaux, ses tonalités joyeuses et sa tourelle octogone, détonne comme une note en fausset dans un funèbre concert. Quel est-il? A quoi peut-il bien servir? — Je l'ignore. — Au moment où je le considérais avec une sorte de stupéfaction curieuse, une béguine passa près de moi. J'aurais pu lui poser une question, mais, la voyant encapuchonnée, sans regard et sans gestes, glisser sans bruit plutôt que marcher le long de ces murailles blafardes, je n'ai point osé lui parler.

On a beaucoup discuté sur l'origine probable des béguines, des béguinages et des établissements de bégards, qui étaient des béguinages masculins; on a même écrit de gros livres sur ce sujet¹. Nous ne chercherons point, toutefois, à résoudre ce problème, à savoir si bégards et béguines doivent leur nom à sainte Bègue, duchesse de Brabant, ou si, comme le donne à entendre le chanoine P. Coens, fort

1. En moins d'un siècle et demi, il a été publié plus de trente volumes sur l'histoire et l'origine des béguinages.

compétent en ces matières ¹, leur institution est antérieure d'un grand nombre d'années au monastère que fonda cette princesse. Au fond, il importe peu. Le curieux, c'est que ces associations surannées soient parvenues jusqu'à nous, j'entends les associations de béguines,



COURTRAI : LE PONT

car pour les bégards, leur existence ne fut point de longue durée.

Les scènes d'ivrognerie, les batailles sans cesse renaissantes, les disputes permanentes, d'autres excès encore ne tardèrent point à signaler ces phalanstériens primitifs à l'attention des autorités séculières, et celles-ci ne trouvèrent pas d'autre moyen, pour empêcher les scandales de toutes sortes dont ces dévots personnages étaient la cause

1. Voir *Disputatio historica et brevis disquisitio*, etc.; Petrus Coens. 1628.

perpétuelle, que de supprimer tous les établissements de bégards qui se trouvaient aux Pays-Bas.

Les béguines, au contraire, furent toujours fort réservées, prêtant peu à la médisance ; c'est pourquoi leur institution s'est perpétuée jusqu'à nous. Ce sont des femmes libres, filles ou veuves, qui, sans faire de vœux, se réunissent pour mener une vie dévote et réglée. Chaque béguine doit posséder en entrant un petit revenu, suffisant pour son entretien. Elle peut faire ménage à part ou s'associer à d'autres. Leur principal lien est la prière, qu'elles font à heures fixes et en commun. Le reste de leur temps est employé à des travaux d'aiguille, à faire de la dentelle, à soigner des malades. Elles portent toutes un costume noir, avec une sorte de béguin blanc qui leur enveloppe la figure et cache leurs cheveux, ce qui leur donne une apparence de religieuses. Comme elles ne prennent aucun engagement, il leur est toujours loisible de se retirer de la communauté. Elles le font rarement toutefois. Cependant le fait se produit, et l'on m'a cité, entre autres, une béguine de bonne famille, fort riche par suite d'héritages successifs, qui, après avoir passé quarante années dans une de ces tranquilles retraites, l'avait quittée un beau jour pour épouser un jeune homme de vingt-cinq ans. L'ami, qui me racontait ce trait héroïque, ajouta que le jeune homme était clerc chez le notaire de la dame, fort au courant par conséquent de ses biens et possessions, et que peut-être (de son côté du moins) l'amour n'avait pas été le gros moteur de l'affaire. Le fait est possible, probable même, mais nullement surprenant, et il n'est pas, que je sache, nécessaire d'aller dans les béguinages pour voir de ces choses-là se produire.

Cependant il ne faut pas s'y méprendre, c'est presque exclusivement contre le mariage que les béguinages ont été institués ¹. De nos jours encore, leur but principal est de rendre le célibat facile aux filles

1. « Les documents prouvent que ces établissements ne furent fondés primitivement que pour les filles pauvres, et qu'ils devaient atteindre, pour celles-ci, le même but que les chapitres de chanoinesses pour celles d'un rang plus élevé. » (Warnkoenig, *Histoire de Flandre*, traduction de M. Gheldolf.)

de modeste condition, et cette curieuse institution sert surtout à maintenir, dans la classe paysanne, une sorte de droit d'aînesse en contradiction avec la loi.

Qu'un campagnard vienne à mourir laissant quatre ou cinq filles et un garçon, celui-ci obtiendra facilement de ses sœurs, ou tout au moins d'un certain nombre d'entre elles que, moyennant une petite dot payée comptant, elles renoncent à la succession paternelle et entrent dans un béguinage. De cette façon, le garçon peut conserver la presque totalité des biens familiaux et, en y ajoutant ses acquêts, faire souche de propriétaire.

Les municipalités libérales ont compris depuis longtemps tous les dangers que présentait cet ostracisme féminin. Elles ont réagi, dans la mesure du possible, contre ces institutions surannées, et, dans un certain nombre de villes (à Gand, par exemple), elles sont entrées franchement en guerre avec elles. Le résultat de cette lutte a été de diminuer un peu partout le nombre de ces libres couvents. Quantité de communes comme Vilvorde, Aerschoot, Nivelles, Enghien, Tournai, Grammont, qui comptaient encore des béguinages en 1825, n'en possèdent plus maintenant.

A Courtrai, le béguinage est, pour ainsi dire, un acte de tolérance de l'administration communale. Celle-ci est, en effet, propriétaire des maisons, cours, places, ruelles et jardins occupés par les béguines. Cette petite ville à part est louée pour une somme infime à la supérieure¹. Il suffirait, qu'à l'expiration du bail, la commission des hospices en refusât le renouvellement, ou qu'elle augmentât le loyer d'une façon un peu ronde, pour mettre fin à l'existence de l'institution.

Elle ne le fera pas toutefois, c'est du moins fort probable, et le béguinage de Courtrai, selon toute apparence, traversera encore deux ou trois générations. Il n'en faudrait pas conclure cependant que les

1. Trente-sept maisons, avec la chapelle, une grande salle et un jardin, sont loués à la supérieure pour 1,700 fr. — Voir à ce sujet la lettre adressée, le 5 février 1862, par les hospices de Courtrai, à l'administration communale de Gand, et publiée dans le *Mémorial administratif* de cette ville.

Courtraisiens sont des gens arriérés, et que leur jolie ville est inaccessible au progrès et aux généreuses pensées.

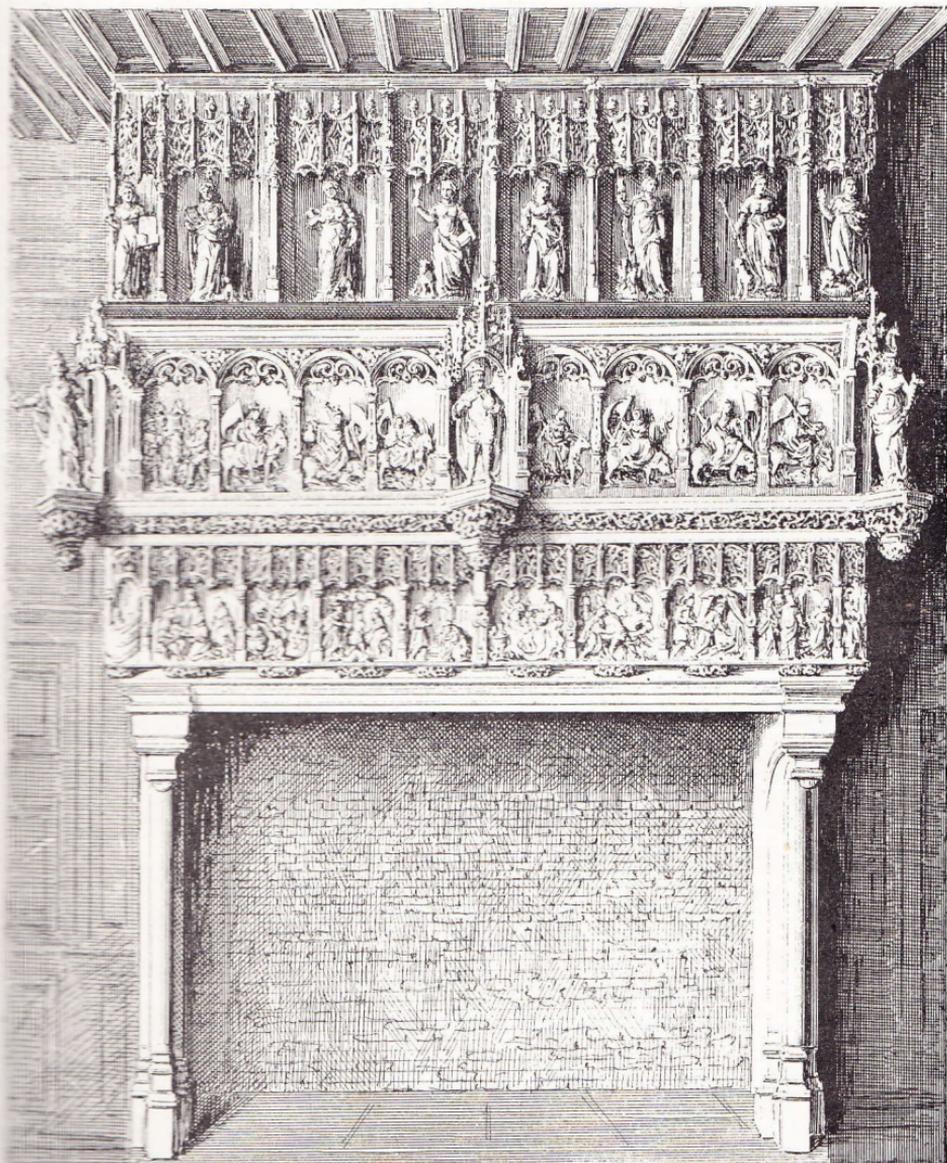
Je n'en veux d'autres preuves que les écoles laïques qu'ils ont récemment établies dans un couvent de capucins. En sortant de ces écoles, il faut, pour regagner le centre de la ville, traverser la Lys sur un pont fort pittoresquement situé, et décoré d'un énorme crucifix, qui lui donne un grand caractère. De ce pont, on aperçoit deux tours majestueuses bâties en pierre de taille. Jadis elles servaient à défendre l'entrée de la rivière, et elles sont reliées entre elles par un petit pont qui s'appelle le pont du Broel.

C'est là tout ce qui reste de l'ancienne enceinte de la ville, construite au xv^e siècle, et détruite en 1684 par ordre de Louis XIV. Et ces spécimens remarquables de l'architecture militaire dans les Pays-Bas sont bien propres à faire regretter l'ordre si follement donné par le monarque à perruque. Ces deux tours ont été récemment restaurées avec beaucoup de tact et de goût, et leur aspect est si engageant que je m'attendais à les trouver, à l'intérieur, transformées en une sorte de musée, comme la porte de Hal. Mais c'était une illusion gratuite de ma part; leurs belles salles voûtées, ignoblement dégradées, servent de corps de garde aux débardeurs et aux portefaix, qui accrochent à leurs vaillantes murailles de petites armoires renfermant tout leur attirail.

Pour achever de voir Courtrai, il nous reste encore à visiter son hôtel de ville et son beffroi, tous deux situés au milieu de la cité, sur sa grande place. Le beffroi, malgré son nom sévère, n'a rien de bien effrayant. Il voudrait l'être, du reste, qu'il ne le pourrait guère. Il est enveloppé, enserré, dans un pâté de maisons qui ne laisse voir au-dessus de ses toits mansardés qu'un clocher pointu flanqué de quatre clochetons en miniature; et, malgré leurs créneaux, leurs faux mâchicoulis, leurs meurtrières, tous ces clochers ont plutôt l'air d'un chapeau chinois, que d'un donjon féodal.

Le *stadhuis*, lui, est infiniment plus heureux et de forme et d'as-

pect. C'est un long édifice, à un seul étage, avec douze fenêtres de façade, séparées entre elles par des niches renfermant des statues.



DE GOUTEVILLER

COURTRAI : CHEMINÉE DE L'HÔTEL DE VILLE

A l'intérieur, on y voit quelques belles salles très intéressantes, notamment la salle du conseil, éclairée par trois fenêtres trilobées, et renfermant une cheminée jadis fameuse. A vrai dire, c'est un

morceau d'architecture qui manque un peu de simplicité, et tout surchargé de personnages qu'on dirait s'être échappés d'un missel pour venir s'incruster dans la pierre. Quelques vieilles vues de la ville et du pays, peintes sur toile et âgées pour le moins de deux à trois siècles, complètent heureusement la décoration de cette pièce et lui conservent un bon parfum du vieux temps.

Au premier étage on trouve une autre grande salle, qui porte le nom de salle des Fêtes, et qu'on a tout dernièrement restaurée. Enfin, au rez-de-chaussée, il nous faut encore mentionner une pièce de grandeur moyenne, avec une cheminée ancienne, lourde de formes, d'un gothique à son déclin, divisée en trois étages tout bourrés d'arabesques, d'armoiries, de niches et de statues. Les murs de cette dernière salle sont décorés de peintures modernes, d'un mérite réel, et représentant diverses scènes empruntées à l'histoire de Courtrai. Ces tableaux, remarquables à plus d'un titre, sont l'œuvre d'un artiste de talent, M. Guffens. Ils sont très vivement mouvementés et d'une couleur brillante, mais ils ont ce défaut, qu'affectent si souvent les peintures murales, de faire trou dans le mur, et d'enlever ainsi aux parties qui doivent soutenir le plafond leur solidité apparente.



LA FLANDRE

à

Vol d'Oiseau